

LA SPÉLÉOLOGIE URBAINE
Une communauté secrète de cataphiles
Florian Lebreton, Stéphane Héas

Presses Universitaires de France | « [Ethnologie française](#) »

2007/2 Vol. 37 | pages 345 à 352

ISSN 0046-2616

ISBN 9782130560852

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2007-2-page-345.htm>

Pour citer cet article :

Florian Lebreton, Stéphane Héas « La spéléologie urbaine. Une communauté secrète de cataphiles », *Ethnologie française* 2007/2 (Vol. 37), p. 345-352.
DOI 10.3917/ethn.072.0345

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La spéléologie urbaine

Une communauté secrète de cataphiles

Florian Lebreton, Stéphane Héas
Université Rennes-II

I RÉSUMÉ

La spéléologie urbaine est une pratique marginale, et illégale. Pour autant, elle a ses règles de conduite et des exigences importantes. En marge de toute reconnaissance institutionnelle, cette déambulation nocturne permet aux cataphiles le partage d'une expérience où les facettes de la personnalité et le statut social se troublent, multipliant les échanges secrets avec autrui. De la sorte se révèle une solidarité inédite, invisible dans le monde du « dessus », et se forme une communauté dont le fonctionnement s'apparente à celui d'une société secrète.

Mots-clés : Ethnologie. Expérience. Spéléologie urbaine. Statut.

Florian Lebreton
 Université Rennes-II
 Laboratoire d'anthropologie et de sociologie
 (doctorant, équipe d'accueil 2241)
 ZAC Atalante-Champeaux
 3, allée Adolphe-Bobierre
 35000 Rennes
 kalabrett@hotmail.com
 florian.lebreton@etudiant.uhb.fr

Stéphane Héas
 Université Rennes-II
 UFR STAPS de Rennes 2
 Campus La Harpe CS 244
 14, avenue Charles-Tillon
 35044 Rennes Cedex 1
 stephane.heas@uhb.fr

Les Pratiques corporelles et sportives (PCS) interrogent la fabrication des goûts et, plus largement, des loisirs en France. De nouvelles modalités de PCS soulignent des trajectoires culturelles et sociales déterminées mais aussi, parfois, fortement individualisées [Bodin, Héas, Robène, 2004]. Véritables conquêtes d'espaces par et pour soi-même [Héas, Bodin, Rannou, 2004], elles deviennent une expérience subjective centrée autour d'expressions et d'impressions corporelles. Ces nouvelles PCS se différencient surtout des « conditions générales du sport institutionnel, pour se placer sous des régimes marqués par les particularismes identitaire et culturel » [Jacoud, Malatesta, 2004 : 260]. L'adhésion à un groupe humain et sportif situé à la marge du sport fédéral/institutionnel devient une expérience ludique directement « vécue » par les pratiquants sans existence de calendriers préconçus, d'organigrammes, de programmes prédéfinis.

La spéléologie urbaine, abordée ici, constitue une expérimentation d'émotions, une expression individuelle de mouvements physiques toujours codifiée collectivement. Elle permet aux pratiquants de se construire à travers la conquête d'un espace et d'un temps extraordinaires, en marge de toute reconnaissance institutionnelle. L'immersion au sein d'un groupe

de randonneurs et d'explorateurs des souterrains parisiens a mis en évidence les usages du corps, l'organisation du temps et de l'espace privé/public, etc. Cette déambulation urbaine, plutôt nocturne et lente, est une pratique illégale. Étant donné les risques encourus, les précautions exigées sont fortes et les rassemblements fonctionnent sur le modèle des sociétés secrètes [Simmel, 1996 ; Petitat, 1998]. Précisons qu'à partir des expériences concrètes relatées par les pratiquants eux-mêmes et par l'enquêteur principal, nous avons pratiqué une anthropologie où les exigences scientifiques entendent faire preuve d'une réciprocité entre les acteurs et « l'étranger ». Ainsi nous avons pu construire ensemble la réalité sociale d'un groupe minoritaire où les « initiatives microlocales » ont pris forme [Balandier, 1985 : 17]. Cette *Anthropologique* est étayée par des observations directes et des participations observantes cumulées aux entretiens *in situ in vivo*. Elle permet de rendre compte des caractéristiques qui lient l'acteur à son milieu et donc de considérer le corps comme un outil d'analyse dans le processus de construction identitaire. La distinction entre le rythme temporel organisé autour du jour, de la lumière, et celui davantage orienté vers un régime nocturne – où règne de fait une plus

grande obscurité – révèle ainsi une variation des rythmes biologiques, écologiques, mais aussi sociaux, des pratiquants, ce qui entraîne certaines « expériences modifiées d'être humain » [Héas, 2005 : 60] valorisées au sein d'espaces *a priori* inexploitable. Nous voulons préciser la manière dont les activités ludiques pratiquées dans un espace-temps apparemment opposé aux rythmes de la vie quotidienne (temps de travail et temps de loisirs) procurent un état affectif sensible, proche du domaine sacré. Cette union entre un objet, le quotidien et ses « arts de faire », avec la sacralisation d'un espace vécu illustre le « réenchâtement perpétuel du quotidien par un ordre de pratiques, par des valeurs qui lui donnent sens et par des logiques [...] chargées de symboles » [Rivière, 1996 : 229]. Le territoire – comme dimension sensible – investi par le groupe de spéléologues « traduit l'existence de relations entre le corps et l'espace dans lequel il se situe. Il s'agit, bien sûr, des rapports physiques qui s'instaurent entre un organisme et le milieu, mais aussi des rapports imaginaires associés à une pratique et à la fréquentation d'un lieu » [Griffet, 1995 : 139]. L'expérience, ici illégale et risquée, centre la personne sur ses propres sensations qui deviennent des supports identitaires importants, si ce n'est prévalents. La prise de risque est à ce point valorisée qu'elle se transmute en prise sur la vie, en expérience donneuse de sens [Le Breton, 1991]. Seuls sont retenus les moments de joie, d'extase, les moments où les sensations vertigineuses donnent du sens aux mouvements effectués sous terre. Cet engouffrement dans les entrailles et dans les profondeurs labyrinthiques ne vise à rien d'autre, probablement, que de sortir du dédale infernal de la vie banale : « parce que nous nous savons mortels, limités, nous voulons faire les plus grandes choses humaines, aller jusqu'aux frontières indécises du possible et de l'impossible » [Jeu, 1977 : 48]. Ces pratiques permettent de construire au cœur de nos cités modernes sécurisées et prophylactiques de nouveaux aventuriers qui, comme dans le cas des rodéos urbains, mettent leur vie en jeu pour lui donner un sens ou, plus simplement, découvrir de nouvelles expériences sociales. Elles rendent plus intimes les appropriations d'espaces et de temps alternatifs démontrés par d'autres.



1. Exemple de lieu d'appropriation de la « catapulta » (Souterrain de Paris, par Taara).

Déjà, au début des années 1980, Glowczewski effectua une « mission anthropologique dans les souterrains de Paris » pour y extraire cet « imaginaire souterrain » composé, pour l'époque, de la « mémoire enfouie de la cité, de socialité ludique, de descentes initiatiques, d'archéfiction onirique » [1983]¹. Comparons brièvement les descentes répertoriées aux débuts des années 1980 à notre immersion.

■ Des contextes historiques différents (1980, 2000)

Les deux contextes d'études opposent le souterrain et la surface. Répétons les permanences et surtout les différences actuelles du contexte culturel, social et économique du dessus (la surface-espace public).

La reproduction des caractéristiques ludiques et sacrées de l'espace souterrain est patente. L'historicité des lieux – comme les catacombes – demeure, maintenant la mise en place de rites et de codifications spécifiques, composantes de ce jeu de rôles souterrain. Le rite de la première descente (avec ses passages éprouvants) décrite en 1983 semble identique aujourd'hui : il teste les capacités physiques de l'impétrant sans pour autant lui dévoiler les espaces attrayants et typiques des galeries souterraines. Sa résistance et sa persévérance lui permettent l'accès à ces places secrètement gardées par la communauté. Peu à peu, des rites intégratifs scellent l'adhésion au groupe. L'abandon prématuré, *a contrario*, maintient vivante la stratégie du secret appliquée avec succès. La diversité des profils des descendeurs, toujours d'actualité, permet la cohabitation du spéléologue avec le chasseur de trésors, d'images ou le visiteur occasionnel. À ce titre, le caractère sensuel de la conquête peut cohabiter avec le sérieux décrit par B. Glowczewski. Cette variété induit potentiellement des échanges de savoir-faire. En ce sens, la construction identitaire se complexifie par les interactions variées entre des membres très diversifiés. Enfin, selon cette enquête *princeps*, les explorateurs des souterrains visaient à renverser l'ordre social et mettre en forme une socialité parallèle par la distribution de rôles : « c'est toute une socialité inversée de la surface qui s'offre, le temps d'une escapade » [Glowczewski, *op. cit.* : 85] ou encore « inventer une sociabilité où le travail n'entre plus en ligne de compte » et « ainsi échapper à la surveillance normalisante de la surface » [*ibid.* : 86]. L'analyse des discours recueillis lors de notre étude révèle les mêmes critiques : ils se retrouvent en dessous pour ne pas reproduire ce qu'ils vivent déjà au quotidien, en particulier le rapport au travail. Les permanences historiques sont étayées par les marques et les peintures murales.

Cependant, quelques changements nous paraissent révélateurs. En effet, la diversité des statuts de ces acteurs souterrains n'effrite pas leur volonté de s'unir, sans tenir compte de leurs différences, pour le bon déroulement de

l'exploration. Cette adhésion est renforcée par certains signes communs : les vêtements notamment. L'organisation en société secrète s'est également renforcée devant « l'invasion » des nouveaux descendeurs du samedi soir et le risque majeur de dégradation des espaces souterrains. Cette augmentation de visiteurs est essentielle pour comprendre l'organisation actuelle des cataphiles. La valorisation de l'errance est également une composante de notre socialité contemporaine. Ces changements sont observables dans les interactions entre les acteurs et dans l'analyse des discours entre groupes de cataphiles.

L'adhésion à un groupe d'explorateurs est aujourd'hui une technique pour manipuler différentes facettes de soi, pour se déclarer différent du sujet de la surface. Le mythe du souterrain est, par conséquent, toujours présent au sein d'une recherche de l'abri pour soi et de la valorisation de l'errance vagabonde. Selon B. Glowczewski, la « *tribu cataphile se distribue des masques pour essayer des rôles* » [1983 : 240]. Si nous observons toujours la distribution de rôles et de statuts par l'intermédiaire de rites intégratifs, au contraire, le contexte du dessus semble favoriser une tombée des masques au sein du labyrinthe. Il ne s'agit plus d'un simple « essai de rôles » mais plutôt de vivre pleinement ce nouveau statut identitaire. La complémentarité des rôles du *dessus* et du *dessous* nous montre que le souterrain est bien plus qu'un simple terrain de jeu aujourd'hui : il est un lieu anthropologique qui participe à la construction identitaire des cataphiles. Ils évoquent avec insistance la tombée des masques dès l'immersion souterraine : tomber les masques du quotidien pour se déshabiller de toutes empreintes du *dessus*.

Ces expériences socioculturelles *secrètes* révèlent, nous en faisons l'hypothèse, des fréquentations et circulations entre sphères de travail et de loisir différentes. Le social devient pluriel, multipliant les univers culturels différents aux fonctions et finalités spécifiques.

■ La relation pratiquant-espace comme cadre

• Ambivalence des univers laborieux et ludiques

La socialisation par le travail avec les valeurs de performance et de rentabilité demeure² [Boltanski, Chiapello, 1999 ; Ehrenberg, 1991]. Le rythme du travail s'impose avec les notions de rendement, de productivité, de profit ou encore de rationalité avec un impact majeur sur le vocabulaire utilisé pour évoquer l'activité professionnelle par chacun des enquêtés. Il met en lumière les prises de distances opérées une fois l'espace souterrain investi : « *C'est juste une aventure humaine [la spéléologie] où personne n'est meilleur que l'autre. On est assez mis en concurrence au boulot comme ça, alors ici...* » (Pierre, 42 ans, vingt-trois ans d'ancienneté).

Un simple recueil des critiques adressées au monde du travail et à ses travers ne permettrait pas de saisir les modalités d'engagement vers une pratique en marge des sports dominants [Bourdieu, 1978 ; Pociello, 1981, 1995], ni, surtout, de saisir l'ambivalence en question. Car le travail n'est pas synonyme de mal être même s'il constitue un temps social fortement contraignant. D'où la volonté et la nécessité revendiquée par les cataphiles d'alterner avec un autre temps social, celui d'un loisir mis en forme par un espace-temps pour soi, davantage individualisé. En raison de la diversité des professions et catégories sociales, le monde du travail est vécu différemment selon la nature du travail exercé. Cette indication n'est, bien sûr, pas une nouveauté. La question du statut social du « dessus » (monde ordinaire) est taboue en « dessous » (monde des souterrains). Ils nous parlent de « visages » et de « masques », à tel point que le « visage » d'en dessous, alors recouvert par le « masque » du dessus, devient étranger dans la sphère publique : « *Une fois que tu as franchi les entrées, tout est mis à plat. Que ton pote soit directeur de machin... que toi tu sois étudiant, on s'en fout. Tout est mis à plat, les statuts n'ont pas leur place ici. Je ne me lie pas d'amitié avec un autre parce qu'il fait le même boulot que moi...* » (enquêté, *id.*).



2. Une entrée qui en dit long sur les symboliques du terrain (par L'Hermine, 2005).

• Un espace dominant : la sphère publique

Ce jeu avec les identités, cette ambivalence sont révélés par la volonté de se détacher du statut social professionnel et de créer des liens sociaux autour du partage d'émotions inédites par une pratique désinstitutionnalisée. Le statut professionnel, mis entre parenthèses, laisse place à une sphère, plus intime, du plaisir ressenti.

Les informations « *obtenues* » concernant les représentations du temps professionnel renseignent sur le degré de liberté des randonneurs souterrains qui dirigent alors – dans une autre sphère –, avec une plus grande autonomie, leur quête de plaisirs [Latour, 2001 : 49]. Où, le « *plaisir mettant le corps en jeu est lié aux temporalités qui en modifient les significations et aux cultures variées qui l'orientent en fixant des interdits* » [Le Pogam, 1997 : 1].

L'espace public est également présent lorsque les randonneurs font référence aux sports, domaine reconnu et légitime. Tous en ont pratiqué un – football, basketball, tennis, rugby, ski, athlétisme, escalade ou judo. L'évocation de leur carrière sportive est récurrente et semble essentielle à la justification de leur pratique en dehors de toute institution. Le terme de « fédération » est donc dénigré très fortement, mais aussi le « sport business » où le « capitalisme extravagant rongé petit à petit l'institution sportive » et tend à « uniformiser le sportif ». La pratique sportive ne devrait pas, pour les interviewés, être « une affaire de rendement et encore moins de productivité » des corps. Jusqu'à un désintéret profond pour les institutions, sportives ou non : « Je ne me retrouve pas dans une structure sociale prédéterminée. Je revendique une certaine liberté qui ne me semble accessible que dans quelque chose de non régulé » (Cyril, 34 ans, quatorze ans d'ancienneté).

Les cataphiles revendiquent une pratique davantage individualisée avec une plus grande autonomie décisionnelle. Comme le modèle sportif dominant façonne les « goûts » des personnes sportives à travers le prisme de l'agon, leur critique est très virulente envers le modèle d'intégration proposé par les autres institutions sportives.

- *La conquête de l'espace symbolique : la sphère intime*

La conquête du monde souterrain comme « lieu »³ se décline en plusieurs points.

En premier, l'éloignement institutionnel, volontaire, organise et définit ces nouvelles formes de pratique souterraine. Éloignement vis-à-vis de la fédération française de spéléologie tout d'abord, puis éloignement vis-à-vis du système des sports dans son ensemble ensuite.

Un membre de l'organisation fédérale⁴ qualifie d'ailleurs cette forme de spéléologie urbaine de « pratique marginale » tant l'éloignement avec la « pratique pure et dure » lui paraît évident. Cette dernière « couvre l'exploration, l'étude et la visite des cavités souterraines, voire sous-glaciaires, qu'elles soient naturelles (grottes – horizontales – ou gouffres – verticaux) ou artificielles (carrières, souterrains, mines, citernes, oubliettes...) ». Dans cette optique, les enquêtés prennent de « gros risques pour un intérêt limité ». Bref, ces « gens-là [ne sont pas] connus de la fédération ! » (sic). Ce discours orthodoxe traduit une incompréhension qui s'observe à travers la non-reconnaissance, voire le dénigrement de cette modalité de pratique. Cette désignation stigmatisante est relevée par les enquêtés qui revendiquent un « jeu ludique, différent de la spéléologie dite classique, donc classée en tant qu'activité physique et sportive ». Impossible, comme le précise l'un des enquêtés, de se « retrouver dans le système classique des sports, avec les règles, les calendriers, l'affrontement, la compétition [...] c'est avant tout un jeu où l'on se fait plaisir ».

Ces aspects liés à l'autocodification seront analysés en seconde partie, consacrée plus particulièrement à l'étude du fonctionnement interne à ce groupe secret.

■ Des « personnes » qui préservent la « face » ?

Le randonneur souterrain illégitime comme « personne » renvoie au concept de *persona* maussien lors de ses analyses sur le « moi » au sein de sociétés archaïques ou traditionnelles. « Le masque par lequel résonne la voix de l'acteur » [Mauss, 1999 : 350] est comparable à la tombée des masques dans l'espace souterrain. Alors que les relations sociales du dessus sont basées sur l'imposition de rôles, de statuts – donc un découpage –, celles du dessous sont fondées sur l'échange d'émotions entre les membres du groupe de pratiquants, particulières à l'espace-temps extraordinaire⁵.



3. Exemple de « moment » d'échanges (par L'Hermine, 2005).

À l'instar des communautés de campeurs, la « préservation de l'autonomie ne se fait pas dans l'exclusion des autres mais plutôt dans l'intégration à un ensemble collectif. Celui-ci contribue à l'épanouissement de chacun et renforce alors l'unification du groupe lui-même [composé] de participants d'un collectif ayant un intérêt commun » [Raveneau, Sirost, 2001 : 677]. Les rencontres souterraines prennent alors les allures de rencontres hautement improbables ailleurs [Dalla Bernardina, 1996]⁶ : « Ce qui m'a marqué, c'est qu'en bas les gens sont [pause]... pas tous les mêmes a priori. Mais ils ont tous le même uniforme... on a un peu le même langage... on est tous à peu près pareils quoi... bon... mis à part des histoires de caractère ou des choses comme ça... mais on se ressemble tous, des fois... on est très surpris de voir qu'on aime bien discuter, fréquenter quelqu'un en dessous... quand on l'aperçoit en surface, on s'aperçoit qu'on aurait pas eu l'idée de lui dire bonjour ou d'être ami avec » (Marine, 31 ans, huit ans d'ancienneté).

À l'image des sociétés traditionnelles, le masque revêtu par le spéléologue urbain est accompagné d'un autre nom, uniquement porté lors de cérémonies particulières des rites intégratifs. Revendication identitaire où la personne est réellement et symboliquement une autre. Tomber les « masques » permet de rendre visible leur « face comme étant la valeur sociale positive » [Goffman, 1974 : 9]. Interactions inédites dans le monde du dessus où parfois les cataphiles se croisent et s'entrecroisent sans chercher à nouer des liens particuliers.

Les relations extérieures paraissent tronquées par l'imposition d'un statut, *i.e.* d'un masque correspondant à l'ancrage de l'individu dans la sphère publique. Sous terre, la tombée des masques laisse apparaître un « vrai visage », celui qui marque sa « véritable personnalité (dixit) ». Illusion temporaire qui invite à des échanges inédits où chaque spéléologue reçoit un véritable nom de scène qui caractérise son style corporel : *Tank, La grenouille, Bougeoir, La mouette...* Cet extrait d'entretien avec une femme spéléologue précise ce point : « Pourquoi un surnom comme *La Grenouille* alors [rire] ? » « C'est un nom qu'on m'a donné... ça m'a bien plu... c'était drôle [rires] en plus on ne me l'a pas donné de manière très sympathique, donc j'ai trouvé très drôle de... justement... de l'accepter... et [rire]... de la porter. La personne qui me l'a filée, c'était plutôt pour me lancer une vanne... [rire] parce que je passais mon temps à tomber dans certaines crevasses d'eau... »

Ce pseudonyme confère aux cataphiles une autre facette identitaire même si elle demeure fragile. Elle révèle l'adéquation de la personne à un espace qu'elle tente de s'approprier, partie intégrante de l'organisation interne du groupe (*infra*). Ce processus identificatoire est régulé par le groupe de pairs soulignant la « vraie nature de l'individu » [Mauss, 1999 : 354] au sein d'un espace intime.

■ Une organisation spécifique liée aux caractéristiques de l'espace conquis

• Une organisation sociale hiérarchisée

Au sein de cette « microsociété » marginale [Park, 1921], certaines caractéristiques du monde du « dessous » subsistent néanmoins. Ce paradoxe est révélateur de l'ambivalence des discours recueillis.

Des principes, des règles et des obligations divers sont érigés par les spéléologues eux-mêmes. La « coutume » module les règles explicites et implicites de l'intérieur. Ce fonctionnement impose aux personnes extérieures, étrangères, un certain nombre de rites d'intégration très significatifs du « secret » de la pratique. Un enquêteur retrace sa propre histoire personnelle, son entrée et son évolution dans la « carrière » de spéléologue urbain. La réception du premier plan des carrières souterraines par ses pairs est considérée comme l'acquisition d'un « passeport des souterrains » : « Cela ne s'est pas fait du jour au lendemain... de fil en aiguille, tu rencontres d'autres personnes en dessous... tu te lies d'amitié avec certains et tu en évites d'autres... tu sais, c'est comme au-dessus quand les gens se croisent et s'évitent... Si bien qu'en 1988, soit quatre ans plus tard, un des bons moments de fierté personnelle car je tenais là mon premier plan d'accès et surtout, des souterrains. J'étais fier, je te le redis, car tu dois comprendre que ce moment-là est arrivé quatre ans après ma première descente... et ton premier plan est comme une délivrance, je veux dire, tu peux enfin

déambuler dans les recoins et ainsi accéder à certaines places secrètes... C'est ainsi que le réseau se construit et donc maintenant tu peux te dire que tu appartiens au groupe et tu te sens reconnu. Ce n'est donc que quatre ans plus tard que ma vie de cataphile a pris forme, et surtout, sens. La réception d'un plan est en quelque sorte le passeport qui te permettra de t'épanouir par la suite » (enquêteur, 41 ans, ingénieur informatique).

La pratique de la spéléologie urbaine n'est pas et ne peut pas être une pratique individuelle. Cette quête labyrinthique se comprend à travers le prisme de l'intégration à une communauté, à travers l'acquisition d'un langage, de codes, de rites, de signes de reconnaissances et/ou distinctifs, de valeurs, etc. Il y a dans cette construction et quête identitaire un processus qui met en œuvre le « sacré » qui caractérise ce double mécanisme d'intégration⁷ [Girard, 1972 : 2004]. Ne nous y trompons cependant pas. Cette identité collective n'est pas une, pas plus d'ailleurs qu'il n'existe « une » culture des souterrains.

L'entrée dans la communauté permet de se « reconnaître dans le monde du dessous » par l'existence d'un « esprit de corps ». Cependant, une fois introduit dans cette « micro-société », le pratiquant n'a pas « abandonné sa liberté d'aller et venir » [Simmel : 1996, 88]. C'est cette circulation entre deux sphères sociales qui semble caractériser encore davantage la communauté du « dessous ». Le secret consiste tout d'abord en la protection de son espace intime en interaction avec l'espace public. La protection d'un savoir-faire, d'un ensemble de schèmes propres au groupe cataphile renforce cette adhésion discrète au « dessous ». Il est ensuite nécessité par le caractère déviant, au sens strict du terme, de cette activité qui contrevient aux règles et aux normes sociales en vigueur. Il est aussi, et surtout, destiné à se protéger, ou à protéger la communauté, des jugements rendus par les « entrepreneurs de morale » [Becker, 2005 : 171].



4. Pratiquant en pleine progression. Marqueurs sur un parcours difficile, risqué (par *L'Hermine*, 2005).

La question du secret montre comment un individu ordinaire, inséré dans la société du dessus, est obligé de vivre dans une dualité sociale pour montrer une image conforme au modèle social dominant.

■ Les symboles du « dessous »

- *L'absence de référent spatio-temporel caractérise le terrain cataphile*

La montre, comme objet réel et symbolique, est importante dans le monde social, *a fortiori* sportif. Elle régule chaque emploi du temps, chaque rendez-vous et plus encore chaque épreuve [Héas, 2007]. Notre vie quotidienne est rythmée, scandée par des horaires stricts. Les spéléologues se déshabillent de tout « *repère d'en haut* » et surtout de tout repère pouvant rappeler la course à la montre qui caractérise la dialectique travail/loisir et la recherche d'un temps à soi.



5. Insertion dans le monde du « dessous » du spéléologue urbain, Paris, place d'Italie (par un *égoutier* anonyme).

L'objet montre est « *tabou* ». Plusieurs aspects sont ici intéressants, nous n'en retiendrons qu'un : la mise en forme d'un temps fluctuant. Il n'est plus seulement une unité de mesure mais au contraire, un véritable lien entre les personnes [Elias, 1996]. Cette structuration temporelle laisse place à un rythme personnel, émotif et communautaire. Cette référence à un temps particulier, exempt du repère chronométrique en vigueur dans le monde du dessus [Elias, 1996] n'est pas sans nous rappeler les jeux anciens et les caractéristiques qui définissaient ce type de regroupement collectif au sein de la place publique [Bodin, Héas, 2002]. Ces parties, improvisées, mettaient en évidence un tout autre rapport au temps : « *le jeu, dans ce cas-là, est celui du temps décousu et du plaisir, une forme toute particulière d'étourdissement, de jouissance* » [Vigarello, 1988 : 33]. Cette fluctuation accorde toute son importance au plaisir immédiat puisque aucune barrière temporelle ne vient signaler l'arrêt ou la reprise du jeu. Ici, le rythme est défini par les acteurs eux-mêmes, il leur appartient. Tant que le

pratiquant ne souhaite pas mettre un terme à sa partie, elle défile. Au même titre que les jeux anciens ne s'arrêtaient que lorsqu'un adversaire y laissait sa vie ou bien lorsqu'un pratiquant abandonnait. Certains tournois pouvaient durer de nombreuses semaines parfois. Seul le calendrier religieux scandant largement l'ordonnement temporel pouvait y mettre un terme.

Ces randonnées souterraines peuvent durer également de nombreuses heures. Certains partent en « *expédition* » 50 heures d'affilée. Seule la fatigue mettra un terme à la partie. Pour preuve, l'alternance entre les moments d'efforts actifs et les autres, temps de pauses où les acteurs se réunissent en petits groupes pour partager un moment spécifique (repas, boisson, bricolage sur le matériel emporté ou entretien de l'espace de pratique) sur le lieu communautaire. Le leader expérimenté possède, symboliquement, une « *salle* », véritable lieu de vie, où les pratiquants se retrouvent pour boire, manger et discuter de longues heures pour refaire ou anticiper la randonnée. Cette mainmise symbolique sur l'espace est caractéristique de l'appropriation intime d'un lieu illégal d'accès et révèle l'attachement à un espace. L'alternance d'échanges et de silences dans l'obscurité plus ou moins totale ponctue cette fluctuation du temps. Véritable maison onirique [Bachelard, 1948], cette « *salle* » illustre la prise matérielle au sein de l'espace définissant ainsi un ensemble de référents identitaires symboliques. La valorisation des actions du « dessous » est ici la condition première à l'élaboration d'un plaisir entre soi.

■ L'absence de repère participe à la naissance d'émotions inédites

Ce retrait volontaire temporel participe fortement aux émotions et à certains états modifiés de conscience. En effet, la mission « *Underlab* »⁸ est citée par les cataphiles à de nombreuses reprises. Après 368 jours passés dans les souterrains sans aucun repère temporel, le spéléologue est ressorti le 6 décembre 1993, alors que son propre calendrier tenu dans son laboratoire souterrain indiquait le 22 juin. Ses rythmes biologiques s'étaient ralentis, ses journées ne duraient pas 24 heures comme au-dessus, mais 38 heures. Ce jeu avec les rythmes écobologiques contribue à alimenter les modifications de conscience, voire à manipuler le temps pour prolonger un état émotionnel plaisant, étourdissant⁹. La randonnée souterraine conduit au « *grand calme, sensation de vide de l'esprit, concentration ultime sur les gestes accomplis, l'environnement. Une espèce d'état second impossible à retrouver ailleurs, l'impression de réfléchir de manière plus rapide, plus efficace* » [Bordin, 2002]. Son idéal du jeu est entièrement guidé par ses émotions mais aussi et surtout dans la distance prise par rapport à la culture identitaire de la sphère publique.

■ En guise de conclusion

Deux points centraux sont à souligner. Le premier concerne les usages sociaux du corps en relation avec le contexte d'expérience, vecteur de sensations et d'émotions inédites. Comment comprendre la fabrication d'un corps « invisible », défait, presque dépouillé des marques et symboles corporels davantage « visibles » au-dessus ?

Le second souligne la dissonance culturelle [Lahire, 2004]. Interrogeons les aspects complexes de la fréquentation d'aires sociales diversifiées. Certains cataphiles semblent éviter soigneusement de se ranger (d'être rangés, *a fortiori* réduits) à un point de vue social,

professionnel ou même ludique. Ils se détachent, consciemment ou non, des ancrages socioprofessionnels pour s'enfouir « à l'ombre du dessous ». Ce détachement temporaire valorise ce moment et cet espace souterrain conquis, parfois avec difficulté.

Beaucoup de points restent non traités à ce jour. Notre objectif était/est/sera de rendre compte d'une possible dissonance corporelle, par conséquent culturelle, entre le monde du dessus et celui du dessous. Ainsi la dialectique visible/invisible permet d'ouvrir les portes sur la compréhension de la construction des identités. Elle vise à repenser la fabrication des espaces et des temps sociaux. ■

I Notes

1. Quatrième de couverture de l'ouvrage.
2. Voir notamment l'étude comparée sur les discours de management d'entreprises considéré comme étant « un des lieux principaux de l'esprit du capitalisme » [94].
3. Le terme de lieu définit l'identité de l'espace en question (les souterrains) et traduit une imagination individuelle et collective [Duvignaud, 1977] au travers de la conquête de cet espace particulier.
4. Moniteur, brevet d'État et ancien président de la Fédération française de spéléologie.

5. Voir à cet effet l'article d'Éric Boutroy sur « les voyageurs d'en haut » [cf. *Dispositions et pratiques sportives, Débats actuels en sociologie du sport*, 2004 : 183-197] qui consacre une partie à l'analyse du « fondement d'un temps extraordinaire » et notamment la suspension des origines sociales et la mise à distance du quotidien.

6. L'exemple des rencontres dans le cadre de la chasse, pratique de nature qui permet de penser le lien social.

7. Ce double mécanisme se caractérise par le double aspect de vouloir s'intégrer à une communauté particulière et être acceptée par celle-ci qui reconnaît chez le postulant un individu digne de foi

porteur des valeurs essentielles qui caractérisent le groupe.

8. Extrait de journal *Le Parisien*, le 10 décembre 1993.

9. Au même titre que les base-jumpers nous disent : « Dans un saut de base-jump, on a beaucoup de choses à gérer, simplement on apprend au fil de l'expérience à rallonger le temps et à gérer chaque seconde comme une minute [...] Le temps est tellement ralenti qu'on arrive dans une dimension très particulière, très spéciale : cette dimension du temps qui se rallonge, on est comme au ralenti et on profite pleinement d'un saut beaucoup plus longtemps dans les faits que dans la réalité... » [Héas, Lebreton et al., 2005].

I Références bibliographiques

- BACHELARD Gaston, 1948, *La terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti.
- BALANDIER Georges, 1985, *Anthropo-logiques*, Paris, Livre de Poche.
- BECKER Howard, 2005, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, traduit de l'américain par Jean-Paul Briand et Jean-Michel Chapoulie. Première édition 1963 by The Free Press of Glencoe.
- BODIN Dominique, Luc ROBÈNE, Stéphane HÉAS, 2004, *Sports et violences en Europe*, Strasbourg, Éditions du Conseil de l'Europe.
- BODIN Dominique, Stéphane HÉAS, Luc ROBÈNE, 2004, « Les goûts sportifs : entre distinction et pratique élective raisonnée », in Viviana FRIDMAN et Michèle OLLIVIER, 2004, *Goûts, pratiques culturelles et inégalités sociales : branchés et exclus*, *Sociologie et sociétés*, XXXVI, 1 : 187-208.
- BOLTANSKI Luc, Ève CHIAPELLO, 1999, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- BORDIN Guy, 2002, « La nuit inuit, Éléments de réflexion », *Érudit*, vol. 26, 1 : 45-70.
- BOURDIEU Pierre, 1978, « Comment peut-on être sportif ? », *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit : 173-195.
- 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.
- DUVIGNAUD Jean, 1977, *Lieux et non-lieux*, Paris, Éditions Galilée.
- DALLA BERNARDINA Sergio, 1996, *L'utopie de la nature. Chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Imago.
- EHRENBERG Alain, 1991, *Le culte de la performance*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel ».

- ÉLIAS Norbert, 1996, *Du temps*, Paris, Fayard, traduit par M. Hulin.
- GIRARD René, 1972, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel ».
- GOFFMAN Erving, 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit.
- GLOWCZEWSKI Barbara, Jean-François MATTEUDI, 1983, *La cité des cataphiles, mission anthropologique dans les souterrains de Paris*, Paris, Librairie des Méridiens.
- GRIFFET Jean, 1995, « La formation du sacré dans les usages ludiques du corps », *Religiosiques*, 12 : 139-148.
- HÉAS Stéphane, 2005, *Des pratiques psychocorporelles aux sports Outsiders : d'une sociologie à une autre...*, Synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches, université de Rennes-II, décembre.
- 2007, « Sports », in Michela MARZANO (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », janvier.
- HÉAS Stéphane, Florian LEBRETON, Ali AIT ABDELMALEK, Dominique BODIN, Luc ROBÈNE, en cours, « Terre et ciel : étude sociologique d'un temps et d'un espace sportif Outsiders », *Espaces et Sociétés*, seconde expertise.
- HÉAS Stéphane, Dominique BODIN, Jean-Michel RANNOU, 2004, « Tourisme d'aventure et communication ; étude de cas d'un tour opérateur spécialisé dans l'organisation de treks et d'expéditions : le Club Aventure », *Revue européenne de management du sport*, décembre, 12 : 121-144.
- JACOUÉ Christophe, David MALATESTA, 2004, « Petite production sportive et gestion des identités multiculturelles. Une étude suisse », *Dispositions et pratiques sportives*, colloque de la Société de sociologie du sport de langue française, L'Harmattan : 259-273.
- JEU Bernard, 1977, *Le sport, l'émotion, l'espace*, Paris, Vigot, coll. « Sport et enseignement ».
- LAHIRE Bernard, 2004, *La culture des individus. Dissonance culturelle et distinction de soi*, Paris, La Découverte.

LATOUR Bruno, 2001, *L'espoir de Pandore ; pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris, La Découverte.

LE BRETON David, 1991, *Passion du risque*, Paris, Métailié.

LE POGAM Yves, 1997, « Corporéisme et individualisme hédoniste », *Corps et Culture*, 2 [en ligne], Thématiques : Plaisirs du sport, plaisirs du corps.

MAUSS Marcel, 1999, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 8^e édition.

PARK EZRA Robert, 1921, *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press.

PETITAT André, 1998, *Secrets et formes sociales*, Paris, PUF.

POCIELLO Christian, 1981, *Sports et société. Approche socioculturelle des pratiques*, Paris, Vigot.

– 1995, *Les cultures sportives*, Paris, PUF, coll. « Pratiques corporelles ».

RAVENEAU Gilles, Olivier SIROST, 2001, « Le camping ou la meilleure des républiques », *Ethnologie française*, 4 : 669-680.

RIVIÈRE Claude, 1996, « Pour une théorie du quotidien ritualisé », *Ethnologie française*, 2 : 229-238.

SIMMEL Georg, 1996, *Secrets et sociétés secrètes*, Strasbourg, Circé.

VIGARELLO Georges, 1988, *Jeux « sportifs » anciens, jeux de pari*, in *Sport Histoire*, 1/1998 : 33-39.

I ABSTRACT

Urban speleology : a secret community of cataphils

Urban speleology is a marginal practice which has nevertheless its rules of conduct and great requirements. It enables to share an experience in which facets of the self and of the social status change and secret exchanges with other people are multiplied. But it also reveals a new solidarity that is invisible in the world of « above » and a new community that functions like a secret society.

Keywords : Ethnology. Experience. Urban speleology. Status.

I ZUSAMMENFASSUNG

Stadtspeläologie : eine geheime Gemeinschaft von Kataphilen

Stadtspeläologie ist eine marginale und illegale Aktivität, die doch ihre Benehmenregeln hat und sehr anspruchsvoll ist. Am Rande jeder institutionellen Anerkennung ermöglicht dieses nächtliche Umhergehen den Kataphilen eine Erfahrung zu teilen, in der sich die Facetten der Persönlichkeit und des sozialen Status ändern und zur Vervielfachung geheimer Austausche mit dem anderen führen. Daraus ergibt sich eine neue Solidarität, die in der « oberen » Welt unsichtbar ist, und es bildet sich eine Gemeinschaft, die wie eine geheime Gesellschaft funktioniert.

Stichwörter : Ethnologie. Erfahrung. Stadtspeläologie. Status.